

Ce manuel de Nik Cohn définissait, dès 72, les règles de la critique rock : mauvaise foi, formules éloquentes, cruauté.

# Nik, le père

NIK COHN *A Wop bop a loo bop a lop bam boom* (Editions Allia)

**Livre** A l'aube des années 70, le rock a droit à ses premiers livres. En quête de respectabilité, les théories s'allongent au même rythme que la tignasse et les solos de guitare de Frank Zappa. Des louches de psychanalyse pérorante et de sociologie suffisante maquillent une poignée de poncifs patauds. Parmi les glèbes, trois titres brillent comme autant de diamants. Champion de l'obscurité ludique : *The Aesthetics of rock*, de



Richard Meltzer. Monument historique : *The Sound of the city*, de Charlie Gillett. Livre de chevet *A Wop bop a loo bop a lop bam boom*, pondu en six semaines par un gringalet d'à peine 22 ans, doté d'une connaissance encyclopédique et d'un amour fou pour le rock. Un livre libérateur et splendidement tête de lard, dévoré avec une jubilation coupable.

Perché sur notre épaule comme un diabolotin de dessin animé, Nik Cohn nous encourage alors à fuir dare-dare les envolées verbeuses de Dylan (*"Il m'ennuie à mourir"*) et à lui préférer l'espégleterie

licencieuse de Chuck Berry (*"le poète rock par excellence"*). Brouillée avec les vaches sacrées, l'écriture de Cohn illustre avec un culot monstre sa définition de la pop parfaite *"rapide, drôle, sexy, obsessionnelle et épique sur les bords"*. Phrases véloces, superlatifs fébriles, répétitions aussi pugnaces qu'un refrain de *single*. Armé de formules d'une éloquence aphrodisiaque, Cohn préfère le derrière de Tina Turner (*"Elle se servait de son cul comme d'une boule de bowling et de nous comme de quilles ; elle avait marqué un strike"*) à la voix de Dionne Warwick, *I get around* à *Pet sounds*, *She loves you* à *Revolver*. Des jugements qui aujourd'hui pueraient le paradoxe de principe – ce Viagra de la pensée en berne – mais qui, chez Cohn, ont la limpidité des évidences premières. Ennemi absolu : la prétention. Valeur suprême : la vulgarité jubilante de gandins *working-class* (les Kinks et les Who crèvent ici la page), l'obscénité convulsive d'Elvis et des idoles intimes de Cohn, les Rolling Stones : *"Méchants et vicieux, ils avaient le sang torride, étaient diablement épicés et balançaient le boucan le plus coriace, le plus primitif, le plus provocant qu'aucun groupe ait jamais produit."* Dès 69, Cohn a la nostalgie de *"la première explosion décérébrée du rock"*. Le rock progressif le rase, mais dans son flamboyant rétroviseur, des silhouettes de légende dynamitent les bonnes mœurs et font faire force loopings à son cœur de fan – à l'image de son titre épileptique (refrain furibard du *Tutti frutti* de Little Richard), le bouquin de Cohn est un authentique chef-d'œuvre de lyrisme chahuteur. Et le meilleur livre sur le rock jamais (bien) traduit en français (épreuve d'où le *Psychotic reactions* de Lester Bangs sortit fatalement émasculé).

En célébrant ce qu'il tenait pour un art de l'éphémère, Nik Cohn a gagné son quart d'heure d'immortalité. Renouvelable, à perpétuité.

**Bruno Jublin**

Traduction de l'anglais par Julia Dorner, 288 pages, 120 F.